La communication en contextes pluriculturels : interrogations méthodologiques

Communication in multicultural contexts : methodological questioning.

Violaine de Nuchèze

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3079>

DOI : 10.4000/praxematique.3079

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 1995

Pagination : 15-32

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Violaine de Nuchèze, « La communication en contextes pluriculturels : interrogations méthodologiques », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3079> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3079>

La communication en contextes pluriculturels : interrogations méthodologiques

Faute de penser l'autre, on construit l'étranger
Marc Augé (1994)

Dans le cadre d'une pragmatique interactionniste des discours, nous aborderons les problèmes suivants : fiabilité des données exolingues, sélection des mécanismes à analyser, principe de ré-examen de l'appareillage terminologique et conceptuel dominant.

1. La fiabilité des données exolingues

De très nombreuses recherches ont, ces dernières années, mis l'accent sur les mécanismes interactionnels des situations de communication exolingues ; D. Véronique par exemple écrit¹ : « On relèvera pour conclure /.../ que l'exolingue permet un effet de loupe sur les mécanismes conversationnels. C'est le sens de la remarque de Kellerman (1991) qui note que les « stratégies de communication », qui sont le propre de tout locuteur (natif ou non), sont plus fréquemment attestées et plus facilement repérables dans l'échange natif/non natif ».

Or, l'analyse d'un corpus très important du type exolingue m'a personnellement amenée à constater que, dans de telles situations, les interactants non natifs limitaient souvent leur comportement langagier à

¹ Dans le numéro 1 de la revue AILE 1992 : 12.

une sorte de *répertoire interactionnel de survie*, extrêmement limité et rigide bien que potentiellement évolutif, qui serait à une compétence interactionnelle de natif ce qu'est un *phrase-book* à la compétence linguistique du même natif ; en conséquence, il me semblait qu'il était méthodologiquement risqué, à partir de ces seules données, de tirer la moindre conclusion sur les mécanismes interactionnels observés. Il reste que ce type de données peut faciliter la formulation de certaines hypothèses, sur les possibilités de transférabilité d'une langue-culture à une autre dans les domaines les plus ritualisés de la communication par exemple. La simple description d'un corpus, si minutieuse soit-elle, n'étant pas une fin en soi, il fallait donc soumettre ces données exolingues à l'épreuve d'un autre corpus avant de formuler des hypothèses sur les mécanismes conversationnels en contextes pluriculturels ; les données endolingues (prélevées dans des situations où des locuteurs de même origine² partagent le même idiome) permettent de mettre à plat d'autres mécanismes conversationnels, et surtout une plus grande diversité de stratégies (même s'il faut considérer avec circonspection le fait que certaines de ces données « endo » sont récoltées le plus souvent en France, après qu'on les a provoquées et vidéoscopées). Dans le domaine des discours monologiques³, le constat est le même : les textes endolingues analysés dans une perspective interactionniste (qui met donc l'accent sur la dimension polyphonique du texte et la gestion de la relation interlocutive que ce texte instaure) facilitent l'accès aux mécanismes mis en œuvre par les scripteurs en direction de leur(s) co-énonciateur(s) réels ou fictifs, par rapport aux textes produits en langue

² Ces recherches se déroulent depuis 1991 dans le cadre du groupe de recherche EXOCOM, à l'intérieur du DEA de Linguistique et Didactique de l'Université Stendhal ; par exemple, enregistrements de binômes endolingues et/ou exolingues (français, japonais, gabonais, maghrébins...) dans diverses situations quotidiennes.

³ Nuchèze 1991 ; j'arrivais à la conclusion que ce type de discours, monologal, est le lieu d'un dialogisme généralisé et largement contraint par les systèmes interactionnels d'appartenance des scripteurs. Je poursuis actuellement cette recherche ; voir, à paraître en 1995, l'article intitulé « Discours de recherche et variation : le paramètre culturel ».

étrangère⁴, où l'on ne sait jamais de façon certaine ce qui est induit ou non par l'exolinguisme. Dans les corpus endolingues (monologiques et dialogaux), on n'a pas à se demander ce qui est imputable à l'un ou l'autre des paramètres de la situation d'exolinguisme (effets divers de l'insécurité linguistique principalement), ou ce qui l'est à d'éventuelles particularités culturellement marquées : à partir d'une certaine quantité de corpus endolingues analysés, il s'avère que l'on a bien affaire à des mécanismes conversationnels généraux comparables, à l'intérieur desquels peuvent apparaître des éléments de variation culturellement marqués dont l'interprétation relèvera plutôt alors de la compétence encyclopédique des sujets parlants et interprétants que de leur compétence interactionnelle.

Si l'on travaille sur les mécanismes interactionnels généraux des discours écrits et oraux, il me semble que l'on doit comparer entre eux des corpus endolingues et considérer que les données exolingues constituent potentiellement des *miroirs déformants* plutôt que des *effets de loupe* ; si certains de ces effets de loupe ont pu être à juste titre observés et très bien observés, c'est principalement dans le domaine des malentendus, de l'incompréhension et du malaise, lesquels constituent des cas particuliers dans une communication qui, d'une façon générale, fonctionne. Si l'on a pour objectif de rendre compte des conditions de faisabilité d'un tel type de communication dans le cadre général de la pragmatique interactionniste, on interrogera davantage encore des notions encore délicates telles que celle d'*universaux de l'usage communicationnel* de la pragmatique dialogique de F. Jacques et celle de *primitif sémantique* de A. Wierzbicka, ou que celle de *variation* chère à la sociolinguistique. La méfiance que je prône vis-à-vis des données exolingues s'inscrit donc dans cet objectif ; les miroirs potentiellement déformants de l'exolinguisme présentent cependant l'intérêt de mettre en valeur les difficultés méthodologiques de l'analyse de ce type de communication. Prenons-en quelques exemples à partir d'un corpus de discours dialogaux exolingues (franco-algérien, franco-japonais).

⁴ Nuchèze 1992 : l'analyse de l'enregistrement du travail de mise en texte en français d'un binôme d'apprenants anglophones a montré comment la gestion du code opacifie, pervertit ou phagocyte le fonctionnement interactionnel du binôme.

Lors d'une interaction filmée sur un marché grenoblois⁵, un camelot algérien marchand en français avec une cliente française d'une part, avec un client algérien d'autre part, en français et en arabe ; les deux étudiants qui analysent le corpus vidéo sont respectivement française et algérien. Dans l'interaction marchande avec la Française, il y a désaccord sur le prix et l'on note l'absence de *complétude interactionnelle* : le marchand change brusquement d'interlocuteur, la séquence de marchandage se trouvant interrompue. Pour l'étudiante française qui interprète le corpus, ce changement d'interlocuteur chez le marchand algérien a pour fonction de préserver la face de la cliente française, alors que pour l'étudiant algérien, ce comportement dans l'interaction est interprété comme signe évident de mépris, donc d'offense caractérisée. Seule la connaissance du contexte (dans son acception la plus large, c'est-à-dire englobant jusqu'aux *background assumptions* de Searle) peut légitimer une interprétation, si triviales que puissent paraître la structuration de l'échange et/ou la forme de l'énoncé. Ce qui ne signifie absolument pas que l'on doive accorder d'office une « prime de confiance » au chercheur natif ! Pour neutraliser les effets de projection dus aux filtres des chercheurs, l'interprétation des interactions exolingues devra s'appuyer sur l'analyse de corpus endolingues comparables : scènes de marchandage homme-femme sur marchés algériens et sur marchés français. Cette démarche (dite du triple corpus) a été appliquée pour décrire le fonctionnement du *oui* régulateur sur un corpus franco-japonais en français⁶ : l'occurrence du marqueur est trois fois plus élevée chez l'interactant japonais que chez l'interactant français, il est accompagné d'un hochement de tête quatre fois plus fréquemment chez l'alloglotte que chez le natif. Quant au *humhum*, les Japonais l'emploient toutes les trente secondes, les Français toutes les soixante-quinze secondes, et il est sept fois plus souvent accompagné de non verbal chez les Japonais. Les analyses du fonctionnement de ces marques sur les corpus endolingues japonais⁷ éclairent ce phénomène

⁵ Réalisé en 1994 par S. Bruzy et Y. Immoine dans le cadre du DEA et du groupe de recherche EXOCOM (Université Stendhal).

⁶ Réalisé en 1994 par F. Ishikawa (EXOCOM/DEA Université Stendhal).

⁷ Voir Senko K. Maynard principalement pour l'étude du régulateur (*aizutchi* en japonais) : *Kaiwa bunseki*, Tokyo, Kuroshio Shuppan, 1993. Les résultats obtenus

d'*arythmie interactionnelle* des échanges franco-japonais (qui alimente un sentiment important de malaise chez les interactants, et ceci indépendamment de la compétence linguistique du non natif).

Notre option méthodologique, fonctionnant sur des discours monologiques et dialogaux, est donc constituée d'un triple corpus : deux corpus endolingues éclairant un corpus exolingue. Il s'agit ensuite de définir quels seront les phénomènes prioritairement analysés ; deux domaines de la communication en contextes pluriculturels nous paraissent primordiaux (certains éléments internes à ces domaines étant déjà très bien décrits sur corpus endolingues, particulièrement chez Kerbrat 94) : les rites d'interaction, dont on sait qu'ils diffèrent potentiellement d'un contexte à un autre, et l'activité métalangagière, par laquelle la parole répare la parole, tous corpus confondus.

2. La sélection des phénomènes : rituels d'action langagière et activité métalangagière

Les travaux anglo-saxons et genevois en matière d'*organisation hiérarchique et fonctionnelle* des échanges ont établi l'existence d'un mode de *séquentialité préférentielle* ; dans les limites de leurs observations, les conversationnalistes ont établi que l'interaction démarre par une séquence dite d'ouverture, se poursuit grâce à un certain nombre de procédés récurrents (*séquences latérales* etc.) et se termine (le plus souvent) par une séquence dite de clôture ; à l'intérieur de cette macro-structure de l'interaction, les participants doivent satisfaire à un certain nombre de normes dont ils n'ont en général plus conscience une fois qu'elles sont intériorisées et tant qu'elles ne souffrent pas de transgression ; dans l'interaction natif-non natif, la probabilité de transgression involontaire d'un système de règles plus ou moins partagées est plus élevée que dans une situation endolingue, du fait de la pluralité des contextes présuppositionnels en présence. Ce niveau des routines d'action langagière concerne, par exemple, la durée des échanges phatiques (de l'échange binaire à la palabre), leur thématique, l'usage des termes d'adresse dans les échanges et/ou les séquences les plus routinisés

au Japon, aux Etats-Unis et en France pour le régulateur dans la langue japonaise sont convergents.

(excuses, remerciements, salutations, souhaits, compliments). Le rituel ici remplit deux fonctions : maintenir la relation, consacrer vs masquer les différences (par exemple, le jeu obligé de la relation symétrique est routinisé dans certains contextes seulement, sans que les statuts respectifs, quand ils sont inégaux, n'en soient pour autant affectés). Lorsqu'il n'y a pas d'identité commune, comment la pluralité de rituels distincts plus ou moins compatibles est-elle gérée et que déclenchent les éventuelles transgressions ? Par exemple, comment s'effectue la rencontre d'un interactant mettant en scène la symétrie avec celui jouant la complémentarité ? On pense immédiatement aux phénomènes de discordance latente dans l'interaction entre l'enseignant français et l'enseigné du Sud-Est asiatique, ou encore, déjà décrit, l'échange de clôture chez les Australiens, jugé *abrupt* par les Français⁸. Dans ce domaine des rituels, les comportements non verbaux doivent être soigneusement décrits ; un exemple parmi d'autres illustrera l'importance de ce paramètre dans l'exocommunication : dans la préface d'un manuel de conversation Setswana-Anglais⁹, l'auteur signale que le remerciement poli et sincère pour un cadeau chez les Bostwanais consiste à le prendre des deux mains ouvertes ; un européen qui prend ce cadeau de la main droite tendue sera donc perçu comme impoli même s'il dit vigoureusement « merci ».

Les échanges ritualisés encadrent le plus souvent la transaction proprement dite, constituée d'échanges dits finalisés où l'on doit postuler l'existence d'actes de langage plus ou moins risqués en terme de face. Dans l'acte de requête par exemple, considéré comme menaçant, c'est un ensemble de préliminaires qui aura pour fonction principale de réduire cette menace ; d'où, dans toutes les langues, un choix important de réalisations possibles (plus ou moins directes) de l'acte directeur et une profusion d'actes subordonnés ; ainsi dans *Excusez-moi, j'ai un petit service à vous demander, parce que c'est idiot mais je suis en panne d'essence, est-ce que vous pourriez me déposer à la station service la plus proche, ce serait vraiment gentil, excusez-moi hein !*, on identifie facilement les actes de préparation, annonce, justification,

⁸ Cf C. Béal, 1993.

⁹ A.J. Wookey : *setswana-english phrasebook, puisanyo ya sekgowa le setswana, pula press.*

excuse, expression de la reconnaissance anticipée.... Les requêtes sans préliminaires ne sont autorisées que dans des situations spécifiques et c'est donc en général l'acte direct qui est marqué. Or, l'acte indirect assorti de préliminaires est coûteux linguistiquement, ce qui constitue un coût cognitif supplémentaire pour le non natif. Pour tous les types d'interactants, il implique des mécanismes interprétatifs parfois complexes ; par exemple, dès qu'une requête est identifiée par l'interlocuteur, celui-ci émet conjointement des signaux très explicites (verbaux et/ou non verbaux) d'acceptation ou de refus, et l'émission de ces signaux est indispensable à la poursuite de l'interaction. Si l'acte de requête est jugé tardif, toujours du point de vue des normes de L1, L2, par un froncement de sourcils par exemple, signifiera à L1 qu'il doit... passer à l'acte ! Jusqu'à quand le *bon locuteur* peut-il différer l'acte ? A l'inverse, où se situe le minimum requis en matière de préliminaires ? Si, dans la classe des requêtes, on prend l'exemple de l'invitation, ce sont les procédures d'insistance qui seront sujettes à normes et variations : doit-on répéter pour que l'autre se sente autorisé à accepter ? Combien de fois ? Ou alors reformuler ? Peut-on y revenir après un long détour (progression de type circulaire, marquée culturellement selon nos données), ou doit-on épuiser le sujet une bonne fois en une seule séquence, voire en un échange ou une intervention (progression de type linéaire, stratégie également très marquée) ? Parret (1980 :152) donne de la stratégie une définition qui indique bien son caractère rituel : « Elle est compétentielle, translinguistique et normative ». Au niveau des indices non verbaux, va-t-on regarder son interlocuteur avec une fixité particulière pour lui indiquer que l'on insiste ? Peut-on se permettre le performatif *j'insiste !* (ou même *j'y insiste* si l'on ajoute une marque de... distinction !) ? Si l'analyse cesse de focaliser sur la personne du locuteur en place, comment interpréter l'hésitation de l'interlocuteur ? Comme un refus ou comme l'attente d'une marque d'insistance ? Où se situe la frontière entre l'insistant et l'importun, l'insistant et ... l'imbécile ? Et peut-on ne jamais insister, en feignant d'ignorer que ne pas insister signifie toujours quelque chose pour l'autre ? On constate que l'activité langagière est très ritualisée, c'est-à-dire que n'avons jamais une conscience très claire de ce que nous faisons lorsque nous parlons, ce qui met à mal à mon avis l'opposition

(classique en analyse conversationnelle) entre le rituel et le transactionnel. J'assimile l'ensemble de ces normes d'interaction à du rituel car elles sont à la fois lexicalisées, institutionnalisées, inscrites dans l'*inconscient collectif* et acquises dès le premier âge pour certaines. L'interaction en contextes pluriculturels impose donc des ajustements réciproques constants dans ce domaine des rituels, ce qui alimente un sentiment diffus d'insécurité, tant chez le natif que chez l'alloglotte.

C'est l'activité métalangagière qui va permettre aux interactants de résoudre la plupart des difficultés : elle consiste à utiliser la langue pour mieux gérer soit l'outil de communication, soit son propre discours, que l'on choisit de planifier explicitement, par des procédures d'annonce par exemple, ou encore d'évaluer (*Je m'exprime mal*, avec une intention évidente d'excuse adressée à l'interlocuteur), soit le discours d'autrui, avec des procédures de guidage voire de contrôle, soit enfin les règles de bonne formation conversationnelle ; celles-ci peuvent faire l'objet d'une négociation, d'une injonction, d'un engagement personnel, selon que la norme sous-jacente au propos s'exerce sur le discours commun, celui de l'autre ou le sien. Mais là encore les normes en question sont essentiellement sociales, car « le langage est constitutivement public » (Wittgenstein) : tout locuteur est-il autorisé à intervenir directement sur le discours de l'autre et quelle que soit la situation ? Certainement pas (exemple de rappel à l'ordre (méta) conversationnel : *C'est moi qui pose les questions*) ! L'activité de parole s'inscrivant toujours dans le territoire d'autrui, tout acte d'ingérence devra être réparé (retour à la case des préliminaires, donc des rituels).

A l'opposé des énoncés métalangagiers (sur l'axe de l'ambiguïté discursive), on trouvera implicite et présupposition dont la production et l'interprétation dépendent des capacités d'inférence des interactants, celles-ci étant étroitement liées à l'accès aux données contextuelles. L'énoncé suivant, authentique et parfaitement pertinent du point de vue de son énonciateur chinois ne l'est peut-être pas immédiatement pour un européen qui associe généralement l'activité de lecture à un lieu privé : *On a créé de nouveaux espaces verts mais la vente des livres en librairie n'a pas augmenté dans les mêmes proportions*. En bonne logique sperber-wilsonienne, la pertinence est bien une notion essentiel-

lement comparative, définie en termes d'*effets contextuels* et d'*efforts de traitement*. Seule l'activité métalangagière – véritable système immunitaire – peut réparer l'offense potentielle que constitue toujours pour les interactants un énoncé perçu comme non pertinent.

Évidemment, au delà des différences individuelles, psychologiques qu'il est d'usage de postuler et qui font que certains privilégient l'acte direct, au delà des différences situationnelles qui font que, en fonction de certains paramètres tels que le statut, le lieu etc., certains privilégieront l'un ou l'autre à différents moments d'une même interaction ou d'une interaction à une autre, il existe des différences culturelles significatives dans ce domaine, que l'analyse comparée des corpus du type endolingue permet d'établir de façon rigoureuse ; cependant, la singularité de toute relation interlocutive et l'activité conjointe de production du sens chez les interlocuteurs interdisent de retenir une notion qui ne serait pas dynamique, telle que celle de *pattern* interactionnel, pour rendre compte de ces différences. Plutôt que d'établir des corrélations hâtives entre type d'acte langagier et appartenance socio-culturelle (ce à quoi mènerait la notion de *pattern*), ou des correspondances imparfaites ou impossibles entre X langues naturelles, il faut réfléchir à l'existence de grandes catégories pragmatiques, sortes de schémas d'action langagière normés et présumés universels, et élaborer une métalangue susceptible d'en rendre compte, quel que soit le corpus, quelle que soit la langue naturelle. Cela reste évidemment un objectif encore lointain.

3. Quelques interrogations supplémentaires

On explore des corpus conversationnels où les interactants sont d'origines très diverses avec un appareillage conceptuel et terminologique massivement anglo-saxon et nord-européen. Il faut donc constamment être prêt à remettre en question cet appareillage ; le simple terme de *communication inégale* pour qualifier le type exolingue par exemple, renvoie à inférieur/supérieur et pourrait signifier que la caractéristique première de ce type est dans l'exercice d'une langue non légitime, d'une non maîtrise du code chez le locuteur non natif (dit souvent aussi *dominé*) ainsi toujours défini par la négative et dans la perspective du code ; en tant que communication traversée par plusieurs

cultures et où l'activité de parole de chaque interactant est contrainte par un système interactionnel, elle n'est pas inégale mais polysystémique.

Au delà des termes que nous prenons l'habitude d'utiliser et dans lesquels s'enferme notre réflexion, les notions méritent d'être constamment ré-examinées ; la notion goffmanienne de face par exemple : on nous dit souvent, en termes goffmaniens, que « la communication périlleuse est celle du face-à-face »¹⁰ et qu'il existe deux grandes *stratégies identitaires*, la première consistant en une *maximisation des profits narcissiques*, la seconde en une *minimisation des risques de blessure*. L'analyse, focalisant sur le *je* et le *tu* de l'interaction, procède des notions de *territoire*, *face*, *évitement* et *réparation* ; on pourrait concevoir une perspective moins restrictive, avec des axes supplémentaires : nature publique ou privée de la parole proférée, caractère plus ou moins vertical de la société d'appartenance des interactants, nature de la relation entre ceux-ci, degré de parenté etc., qui ont une portée explicative plus large quant à leur domaine d'expansion géographique¹¹. Si l'on peut difficilement contester le caractère universel de notions telles que celles de face et de territoire, on ne peut pas pour autant réduire l'analyse d'interactions à ces deux variables, qui sont loin de fonctionner toujours et partout comme principes régulateurs uniques et trouvent leur place dans un système hiérarchisé et à géométrie variable de contraintes (cf Kerbrat 1993), dont la description n'est qu'à ses débuts.

On a également souvent présenté la communication du type exolingue (surtout dans les situations didactiques) comme une communication *paradoxale*, du fait sans doute de l'importance considérable des travaux de Palo Alto ; mais ne doit-on pas se méfier des théories dominantes ? Rappelons quelques définitions : le paradoxe est une « contradiction qui vient au terme d'une déduction correcte à partir de prémisses « consistantes » »¹² ; on se limitera ici au troisième type de paradoxe, les *paradoxes pragmatiques* (les deux autres types étant les

¹⁰ J. R. Ladmiral, E. M. Lipiansky 1989.

¹¹ Ces axes sont indispensables pour des données prélevées en Afrique noire, Sud-Est asiatique...

¹² Watzlawick 1972 :188.

paradoxes logico-mathématiques ou antinomies, et les définitions paradoxales, ou *antinomies sémantiques*). Le paradoxe pragmatique apparaît dans une situation marquée par une relation de type complémentaire où, pour obéir à une injonction, l'interactant dominé doit désobéir et ne peut sortir de ce cadre, considéré comme pathogène, qu'en méta-communiquant, par la critique par exemple. Les injonctions qui exigent un comportement symétrique dans le cadre d'une relation complémentaire sont considérées comme paradoxales et le sens des messages y est indécidable. On les observera, entre autres, dans les « contextes marqués par les normes et traditions sociales » (p.213), type de situation dite de *double contrainte* (traduit de double-bind), où « il est interdit d'avoir conscience de la contradiction en jeu ». Comme nous considérons que les relations de la communication en contextes pluriculturels sont par définition toujours complémentaires, nous nous demanderons si cette communication est de ce fait une communication paradoxale. Le travail intitulé « Contribution à la réflexion sur la dialectique du même et de l'autre dans les systèmes interactionnels » (PUG 95), réalisé à partir d'un corpus de prescriptions en matière d'activité sociolinguistique dans des aires culturelles et géographiques très diverses m'incite à répondre plutôt par la négative ; j'ai constaté en effet qu'une caractéristique universelle de la parole était son ambivalence et que chaque société, après avoir dénoncé les effets potentiellement néfastes de cette parole, avait prévu un certain nombre de principes régulateurs, manifestement partagés, bien qu'inégalement, par l'ensemble des aires culturelles présentes dans le corpus. Dans l'interaction en contextes pluriculturels, tout locuteur adulte aurait donc le choix entre diverses possibilités, chacune présentant pour lui un certain nombre d'avantages, alors qu'il n'y a aucune possibilité de choix dans la communication paradoxale ; la communication exolingue se présente donc plutôt comme une communication potentiellement contradictoire que comme une communication paradoxale : c'est principalement l'activité métalangagière qui permettra aux interactants de résoudre les contradictions.

Une dernière question nous préoccupe, celle du stéréotype, car nous savons bien qu'elle est présente dans tous les travaux sur

l'interculturel, même si, très pudiquement, elle n'est pas toujours posée.

Les intellectuels haïssent le stéréotype¹³, défini par R. Amossy comme *simple* (plutôt que complexe), *erroné* (plutôt que correct), *acquis de seconde main* (plutôt qu'issu d'une expérience directe), *résistant au changement*. Il serait sans doute plus noble de lui substituer les concepts d'*idéal-type* de Weber ou d'*image archétypique* de Jung, mais on passerait ainsi à côté d'une caractéristique essentielle pour l'analyse d'interactions – et positive cette fois – du stéréotype, qualité qui éclaire sa remarquable stabilité : son efficacité pragmatique. Si je me replace dans les conditions réelles de l'interaction en contextes pluriculturels, il est clair que le stéréotype contribue à son co-pilotage en intervenant constamment dans les processus d'ajustements réciproques entre les interactants, de négociation et de construction du sens, et enfin d'interprétation des énoncés¹⁴. Il n'est pas question ici de dénoncer les usages sociaux, politiques, idéologiques du stéréotype mais d'affirmer simplement qu'il est constitutif de notre prêt-à-communiquer, au même titre d'ailleurs que les topoï tels que Ducrot les analyse, et qu'il remplit dans l'exocommunication – difficile mais acharnée à fonctionner – une fonction facilitante, en ce sens qu'il la nourrit constamment d'instructions interprétatives. Si je tente de dessiner les contours d'une nouvelle définition du stéréotype, en me référant à celle que donne Ducrot du topos¹⁵, je constate qu'il est inscrit dans la mémoire à long terme, qu'il fonctionne comme prémisses dans les mécanismes interprétatifs, qu'il produit des effets contextuels, qu'il minimise les efforts de traitement, qu'il est évolutif, graduel, que chaque langue-culture en possède un répertoire et admet l'existence de contre-stéréotypes. Il faudrait peut-être donc ne plus parler de stéréotype, terme trop connoté et dont la première définition évoquée ci-dessus ne convient pas (peut-on soutenir longtemps que le stéréotype est simple et erroné et surtout s'en tenir là ?) ; les notions d'*ethnotype*, *sociotype* et *contre-sociotype*, empruntées à J. Bres, P. Siblot, D. Baggioni... semblent plus productives ; ce terme d'*ethnotype* paraît plus facilement

¹³ Amossy 1991.

¹⁴ Nuchèze 1993.

¹⁵ Consulter le *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, p.317-322.

compatible avec celui d'*ethnolecte* que je définis ainsi, dans le cadre de l'exocommunication : trace linguistique du comportement sociolinguistique de L1 dans sa langue d'origine, émergeant spontanément dans l'usage de la langue étrangère et susceptible d'entrer en dissonance cognitive avec les ethnolectes exhibés de même par L2.

En conclusion, les réponses aux questions posées initialement sont donc les suivantes :

- dans le domaine de l'analyse comparée des mécanismes interactionnels, la confrontation aux corpus ne justifie pas d'opposition forte entre exolingue et endolingue ; la variation porte sur la quantification et la répartition des phénomènes observés et non sur la nature de ceux-ci ;
- à partir des seules données exolingues, il est prudent de se limiter à la formulation d'hypothèses puis de soumettre celles-ci à l'épreuve des données endolingues ;
- lorsque l'on analyse des corpus de langues-cultures non occidentales, on devra toujours s'interroger d'abord sur la capacité des concepts d'origines anglo-saxonne et européenne à les décrire et les interpréter.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alber J.L., Py B. (1986) « Vers un modèle exolingue de la communication interculturelle : interparole, coopération et conversation », *Etudes de linguistique appliquée* 61, Didier, 78-90.
- Amossy R. (1991) *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Nathan.
- Anscombe J.C., Ducrot O. (1983) *L'argumentation dans la langue*, Mardaga.
- Armengaud F. (1993) *La pragmatique*, coll. « Que sais-je ? », PUF, 3^e édition.
- Augé M. (1994) *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*, Fayard.
- Baggioni D., Py B.

(1987) « Conversation exolingue et normes », *S'approprier une langue étrangère*, Actes de colloque, Blanc, Le Douaron, Véronique (Eds), Aix-en-Provence, 72-81.

- Balibar E., Wallerstein I.
(1988) *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, La Découverte.
- Béal C.
(1993) « Les stratégies conversationnelles en français et en anglais. Conventions ou reflet de divergences culturelles profondes ? », *Langue Française* 98, Larousse, 79-106.
- Bourhis R., Leyens J.Ph. (Eds),
(1994) *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Mardaga.
- Bres J.
(1991 ed.) *Le même et l'autre en discours*, *Cahiers de praxématique* 7, Université Montpellier III.
(1994) : *Récit oral et production d'identité sociale*, *Langue et praxis*, Montpellier III (chap.4 : « Un récit nommé désir, sociotypes et contresociotypes », 137-140).
- Colletta J.M.
(1992) « De l'« exolingue » à l'« exocommunication » », *Acquisition et enseignement-apprentissage des langues*, Actes de colloque, R. Bouchard (Ed), Université Stendhal.
- Ducrot O.
(1980) *Les échelles argumentatives*, Editions de Minuit.
(1984) *Le dire et le dit*, Editions de Minuit.
- Francis J.
(1982) *Différence et subjectivité*, Aubier Montaigne.
(1985) *L'espace logique de l'interlocution*, PUF.
- François F. et alii
(1990) *Heurs et malheurs de l'interaction verbale*, Delachaux et Niestlé.
- Goffman E.
(1974) *Les rites d'interaction*, Ed. de minuit.
- Kerbrat-Orecchioni C.
(1990/1992/1994) : *Les interactions verbales*, A. Colin (3 tomes).
- Kerbrat-Orecchioni C.
(1993) « Variations culturelles et universaux dans les systèmes conversationnels », *Inter-Actions*, J.F. Halté (coord), Université de Metz, 61-90.
- Latraverse, F.
(1987) *La pragmatique. Histoire et critique*, Mardaga.
- Martin R.
(1987) *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Mardaga.
- Moeschler J.
(1989) *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*, Hermès.

Moeschler J., Reboul, A.
(1994) *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*,
Seuil.

Nuchèze (V. de) :

(1991) « Les typologies à la lumière d'un genre hybride : le discours de recherche », *Textes, discours types et genres, Etudes de linguistique appliquée* 83 (E. Roulet, D. Coste, J.P. Bronckart, Eds.), Didier, 90-101.

(1992) « Le moi, l'autre, et leur texte », *Actes du Colloque Acquisition des langues*, Grenoble 1991, LIDILEM, 205-217.

(1993) « La co-construction du sens dans l'exocommunication », *XX^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Tome II, Section II, Analyse de la conversation, 211-222.

(1994) « Réflexion sur la variation scripto-culturelle », *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, (A. Ali Bouacha, A.Collinot, S.Moirand Eds), Peter Lang, 205-218.

(1995) *L'interaction en questions* (Ed.), *LIDIL* 12, dont « Contribution à la réflexion sur la dialectique du même et de l'autre dans les systèmes interactionnels », PUG, 17-42.

Parret H. et alii (Eds 1980) *Le langage en contexte. Etudes philosophiques et linguistiques de pragmatique*, vol.3, Amsterdam, John Benjamins B.V.

Peeters Bert (Ed 1993) *les primitifs sémantiques*, *Langue Française* 98, Larousse.

Py B. (1994) « Place des approches interactionnistes dans l'étude des situations de contact et d'acquisition », *Créolisation et acquisition des langues*, D. Véronique (Ed.), Publications de l'Université de Provence, 137-150.

Roulet E. et alii (1985) *L'articulation du discours en français contemporain*, Peter Lang.

Siblot P. (1988) « Représentations de la langue et production d'ethnotypes », *Les Français et leurs langues*, Actes du colloque Montpellier, 371-399.

Sperber D., Wilson D. (trad.1989) *La pertinence. Communication et cognition*, Minuit.

Todorov T. (1982) *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Seuil.

- Véronique D. (1992) *Nouvelles perspectives dans l'étude de l'apprentissage d'une langue étrangère en milieu scolaire et en milieu social*, AILE, Encrages.
- Vion R. (1992) *La communication verbale, analyse des interactions*, Hachette.
- Watzlawick P., J. Helmick, Beavin, D. Jackson
(1972) *Une logique de la communication*, coll. « Points » Seuil, trad. franç., New-York, 1967.
- Wierzbicka A. (1993) « La quête des primitifs sémantiques », *Langue Française* 98, Larousse, 9-23.
- Wittgenstein L. (1961) *Investigations philosophiques*, traduit par P. Bouveresse, Gallimard.